

**

En vain a-t-on voulu effacer jusqu'aux dernières traces de ces féroces violences et jusqu'au nom même des villages, des torrents, des rivières et des collines qui en furent les témoins ! On reconnaît ces champs où fut autrefois cette race énergique, vigoureuse, hospitalière et chrétienne d'Acadiens ! Leur souvenir est là, gravé à *Grand-Pré*, à *Beau-Bassin*, à *Port-Royal*, etc., etc., comme sur un marbre indélébile. Leur lamentable plainte du 10 septembre 1755, a retenti d'un pôle à l'autre ! Dieu est juste : la race acadienne n'est pas éteinte. M. Rameau l'a constaté, Longfellow a immortalisé ses malheurs, Haliburton a flétri ses bourreaux. Oui, cette race vit, se souvient, travaille, se développe, reprend pacifiquement son héritage dont l'avait si violemment et si scélératement dépossédé le soldat Lawence, le perfide Boscawen et le lâche Moystyn.

**

100,000 Acadiens rassemblés aujourd'hui sur la surface des Provinces Maritimes attestent au monde que la force ne prime pas toujours impunément le droit ; que l'iniquité n'est pas la dernière expression de la justice ; que les vaincus d'hier sont les vainqueurs de demain. On sont maintenant les enfants des bourreaux, de la vieille Acadie ! Dieu protège la faiblesse des faibles et se moque de la puissance des forts. Tel est pour les uns le consolant enseignement de l'histoire, pour les autres son terrible châtement.

CHS. THIBAUT.

CANTIQUE

DE LA

JEUNE FILLE.



Un jour de ma naissance j'ai reçu du Seigneur un vase d'albâtre fragile et précieux, rempli jusqu'au bord d'un parfum exquis. Présent des anges, don d'adieu. Vase fermé d'un sceau redoutable, fragile et léger, qu'une seule main devait ouvrir sans le rompre,

Dépot sacré dont la valeur auguste, confiée à mon cœur, m'est restée longtemps inconnue.

Richesse éblouissante, don de ma patrie fait au jour du départ ;

Objet du respect de mon père et devant lequel se sont inclinés ses cheveux blancs ;

Objet de la sollicitude de ma mère, de

pot sur lequel son âme attendrie a veillé nuit et jour ;

Dans des instants de particulière tendresse, alors que, dans une effusion sainte, j'élevais mes bras vers le Seigneur, mon âme respirait un parfum vague et enivrant qui s'échappait de ses bords serrés et joints par Dieu même ;

Comme une huile qui déborde d'un vase trop plein ;

Vase dont le poids soulevait mon cœur dans une allégresse triomphante et dont le transport vainqueur semblait devoir braver les atteintes du temps ;

Vase auguste, d'une blancheur sans tache, dont la profondeur contient le chaste amour ;

Et salué par tous du nom sacré d'innocence ;

Je l'ai serré sur ma poitrine comme un trésor précieux que nulle souillure ne devait atteindre, qu'un regard ennemi ne devait effleurer, que nulle main sacrilège ne devait toucher, et destiné à être remis intact et inviolable entre les mains de l'amour ;

Et celui que j'aimais est venu, ayant orné son âme des dons les plus précieux du Seigneur ;

Et j'ai contemplé ce sanctuaire, cherchant dans une conscience inquiète, si rien n'en obscurcissait la splendeur ;

Puis, confiante, je me suis endormie dans le centre de son cœur, et le vase que je portais s'est ouvert, et le parfum qu'il contenait s'est répandu comme une huile que l'on verse d'un vase dans un autre, sans en répandre une seule goutte.

J'ai aperçu alors l'amour que je portais depuis si longtemps, sans le connaître, et que l'innocence recouvrait :

Il s'est dressé devant moi ;

Je ne le connaissais pas ;

Et l'innocence lui a fait don de l'immortalité.

JEAN BANDER.

LE DRAPEAU

Etendard de la gloire et de l'honneur.



Dites-vous, — disait un vieux capitaine du régiment, en frappant sur la table, — vous ne savez pas, vous autres, ce que c'est que le drapeau ?

Il faut avoir été soldat ; il faut avoir passé la frontière et marché sur des chemins qui ne sont plus ceux de France ; il faut avoir été éloigné du pays, sevré de toute parole de la langue qu'on a parlée depuis l'enfance, il faut s'être dit, pendant les journées d'étapes et de fati-

gue, que tout ce qui reste de la patrie absente, c'est ce lambeau de soie aux trois couleurs françaises qui clapote, là-bas, au centre du bataillon ; il faut n'avoir eu, dans la fumée du combat, d'autre point de ralliement que ce morceau d'étoffe déchiré pour comprendre, pour sentir tout ce que renferme dans ses plis cette chose sacrée qu'on appelle le drapeau.

Le drapeau, mes pauvres amis, sachez-le bien, c'est contenu dans un seul mot, rendu palpable dans un seul objet, tout ce qui fut, tout ce qui est la vie de chacun de nous : le foyer où l'on naquit, le coin de terre où l'on grandit, le premier sourire d'enfant, le premier amour de jeune homme, la mère qui vous berce, le père qui gronde, le premier ami, la première larme, les espoirs, les rêves, les chimères, les souvenirs ; c'est toutes ces joies à la fois, toutes enfermées dans un mot, dans un nom, le plus beau de tous : la Patrie.

Oui, je vous le dis, le drapeau c'est tout cela ; c'est l'honneur du régiment, ses gloires et ses titres flamboyant en lettres d'or sur ses couleurs fanées qui portent des noms de victoires ; c'est comme la conscience des braves gens qui marchent à la mort sous ses plis ; c'est le devoir dans ce qu'il y a de plus sévère et de plus fier, représenté par ce qu'il a de plus grand, une idée flottant dans un étendard.

Aussi, vous étonnez-vous qu'on l'aime, ce drapeau parfois en haillons, et qu'on se fasse, pour lui, trouer la poitrine ou braver le crâne. Il semble que tous les cœurs du régiment tiennent à sa hampe par des fils invisibles. Le perdre, c'est la honte éternelle. Autant vaudrait souffler un à un ces milliers d'hommes que de leur arracher, d'un seul coup, leur drapeau. Non, non, cent fois non, vous ne comprendrez jamais ce que peut souffrir un homme qui sait que son drapeau est demeuré, comme une partie intégrante du pays, aux mains de l'ennemi. C'est une idée fixe qui dès lors le torture et le déchire : "Le drapeau est là-bas, ils l'ont pris ; ils le gardent !" Nuit et jour il y songe, il en rêve... Il en meurt parfois.

Qu'est-ce qu'un drapeau ? me direz-vous : un symbole ! Et qu'importe qu'il figure, ici ou là, dans une revue ou une apo-théose ?

Symbole, soit ; mais tant que l'espèce humaine aura besoin de se rattacher à quelque croyance saine, mâle et vraie, il lui en faudra encore de ces symboles dont la vue seule remue en nous, jusqu'au profond de l'être, tous les généreux sentiments, tout ce qui nous porte vers le dévouement, le sacrifice, l'abnégation et le devoir.

UN VIEUX SOLDAT.